

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

VIENT DE PARAÎTRE

CASUS CONSCIENTIÆ

HIS PRÆSERTIM TEMPORIBUS ACCOMMODATI

PROPOSITI AC RESOLUTI

CURA ET STUDIO

P. V.

MORALIS THEOLOGIAE PROFESSORIS

PARS ALTERA : DE CONSECTARIIS LIBERALISMI

1 volume in-8..... Prix franco \$1.50
Les deux volumes..... Prix franco \$3.00

DIEU DANS SES ŒUVRES

LES SPLENDEURS DE L'ASTRONOMIE

OU

IL Y A D'AUTRES MONDES QUE LE NOTRE

LE SOLEIL

PAR

M. L'ABBÉ PIOGER

1 volume in-12prix franco 75 cts.

DIEU DANS SES ŒUVRES

LES SPLENDEURS DE L'ASTRONOMIE

OU

IL Y A D'AUTRES MONDES QUE LE NOTRE

LA LUNE

PAR

M. L'ABBÉ PIOGER

1 volume in-12..... Prix franco 75 cts.

LE SOLEIL

PAR

AMÉDÉE GUILLEMIN

1 volume in-12 orné de 58 figures.....Prix franco 35 cts.

LE JEUNE AGE ILLUSTRE

JOURNAL POUR LES ENFANTS

1 fort volume in-4 Prix francs \$2.50

LA SPEPPE DU COMTE YVAN

La lune s'est levée rouge, ardente, sur la steppe immense.

Elle promène ses rayons fauves sur la vaste plaine, allumant des traînées flamboyantes dans la neige, couvrant le sol de larges taches de sang, semant d'aiguilles de diamant les grands mézets givrés. Tantôt la steppe brille d'étincelles magiques et de feux sans nombre, tantôt la neige mate aux tons rouges semble un saire sanglant; ici, la féerie resplendissante, là, l'horreur profonde et les sinistres mirages.

— C'est la steppe du comte Yvan...
Le comte Yvan était un grand seigneur, dur à ses serfs, dur à ses fils, dur à sa femme. Une seule passion dans ce cœur d'acier, la chasse. Son âme, son temps, sa vie, tout, il donnait tout à la chasse. Que l'orage grondât dans l'air, que la tempête fût dans son plein, rien n'arrêtait le comte Yvan. Il partait, et malheur aux serfs si ses équipages n'étaient point prêts, si ses grands levriers étaient malades, si ses chevaux manquaient d'ardeur! Un jour, fou de rage, pour un rien, pour une contrainte cassée qui avait retardé son départ, il rassembla tous ses serfs autour de son traîneau, et les fit courir à sa suite, deux heures durant, demi-nus, grelottants, épuisés. Un Cosaque à cheval, sur les flancs de la meute humaine, fouaillait les retardataires et le comte l'excitait de la voix et du geste. Et comme on demandait au seigneur, en rentrant au château, ce qu'il fallait faire des serfs tombés le long de la route :

— Les loups, répondit-il, se chargeront ce soir d'exécuter mes ordres!

Le lendemain, après une journée de bourrasque, le comte Yvan courait sur son traîneau à travers la steppe éclairée par la lune. Le traîneau volait sur la neige, mollement, sans bruit, et le comte enseveli, sous ses fourrures, songeait dans un demi-sommeil à ses chasses passées, à ses exploits de demain. Son Cosaque Vassili, celui qui, la veille, harcelait les serfs du seigneur, guidait d'une main vigoureuse le rapide attelage. Tout paraissait endormi dans la torpeur de la solitude.

Tout à coup le comte tressaillit, son oreille de chasseur avait été frappée par une série de hurlements qui se rapprochaient de plus en plus. Les loups de la steppe, se dit-il : et sans plus d'effroi il se mit à armer ses fusils et son revolver. Il savait qu'à vingt lieues autour de sa demeure, il n'existait qu'une petite bande de loups, composée d'une dizaine d'individus tout au plus. Dans un rayon de quatre-vingts milles, il connaissait la steppe dans ses moindres habitants, dans ses plus petits accidents de terrain. Il attendait donc sans crainte se préparant à tirer quelques coups d'amateur.

Aussi fut-il extrêmement surpris de distinguer bientôt une immense masse noire, une véritable armée qui paraissait sortir de terre et qui débordait de tous côtés. Les chevaux habitués de longue date à la chasse des fauves, étaient inquiets; ils aspiraient l'air avec force, dressaient les oreilles, et se lançaient dans un galop emporté. Evidemment le danger, un danger redoutable était proche, Vassili interrogea l'horizon, il espérait y trouver un refuge, un secours inattendu. Mais la steppe s'étendait devant eux avec son espace sans limites. Quelquefois on passait au pied des noirs sapins aux ombres fantastiques, dont les branches, pliant sous les frimas et la givre, semblaient se pencher tristement vers les malheureux chasseurs...

— Priez Dieu, maître, dit Vassili.
Mais le comte, qui ne voulait pas croire en Dieu.

— Va donc, brute! cria-t-il, aiguillonne les chevaux!

Vassili secoua la tête, les chevaux commençaient à être las et la cabane la plus proche était encore à une heure de route. C'était pourtant leur seule chance de salut. L'armée des loups gagnait du terrain, on voyait maintenant leurs yeux flamboyer, on entendait distinctement leur souffle rapide et le piétinement de leur marche précipitée. Le comte Yvan avait appâté ses armes; le regard fixe il suivait les progrès de la poursuite.

Une demi-heure se passa ainsi. Les loups n'avaient plus que quelques dizaines de mètres à gagner pour arriver à leur proie. Déjà leur avant-garde avait atteint le traîneau, mais la hache d'Yvan avait fendu le crâne au plus hardi, et ses balles faisaient de nombreuses victimes dans les premiers rangs. Les loups tombés étaient aussitôt entourés par leurs voisins, qui s'arrêtaient pour les dévorer. Grâce à ces arrêts répétés, Vassili maintenant à peu près sa distance. A un moment même, enlevant ses chevaux dans un suprême effort, il arriva à prendre une légère avance. Mais ce ne fut pas pour longtemps, car un des chevaux, foulu, s'abattit comme une masse. Se baisser sur lui, traucher guidés et traits fut pour Vassili l'affaire d'un instant. Heureusement! car au moment où la horde des fauves allait les attendre, les deux chevaux qui restaient, au comble de l'effroi, entouraient les chasseurs dans un galop affolé, qui rétablit un instant l'intervalle perdu.

Les loups, arrêtés un instant par la carcasse du cheval, reprirent bientôt leur poursuite effrénée. Yvan et Vassili, serrés de près, résolurent d'alléger leur traîneau comme les marins allègent un navire en perdition. On jeta par-dessus bord les provisions de chasse, les vêtements, les couvertures; les armes et les cartouches furent seules gardées. Les loups, distraits par ces ballots jetés successivement, avaient perdu du terrain; mais, quand un second cheval s'abattit, Yvan eut encore le souvenir au-dessus de sa tête les mâchoires de cinq cents loups. On échappa cependant, et le dernier cheval, entouré d'ennemis, arriva enfin à la cabane.

Malheureusement la palissade était vermoulue, détrempée en partie, la maison en ruines. Sans laisser le temps aux assiégés de se fortifier, les loups, furieux de voir échapper leur proie, commencèrent l'attaque.

Ce fut une bataille terrible, que cette bataille au clair de la lune. Quand la nuit devint noire, vers le matin, au moment où le jour n'apparaît pas encore et où la lune est déjà cachée, quelque voyageur égaré eût pu entendre encore des hurlements effroyables mêlés à des détonations et à des cris de douleur. Mais lorsque le jour parut, tout était rentré dans le silence. A ce moment, l'armée des loups était innombrable...

Le lendemain du château on fit des recherches. On retrouva une longue piste semée de débris de toutes sortes, et aboutissant à la cabane délabrée. Autour de la cabane, la neige, piétinée et foucée, était changée en une boue noire et sanglante. Dans la cour de la cabane on trouva un amas énorme de carcasses de loups, que l'on congènera avaient dévorés; parmi ces carcasses, quelques armes, des vêtements qui avaient appartenu au comte et des fragments de squelette humain...

C'est tout ce qu'on put retrouver du comte et de Vassili. Mais lorsque la lune est rouge et le ciel clair, les voyageurs qui passent à travers la steppe du comte Yvan assistent effarés à la poursuite acharnée que nous venons de décrire, et les vieilles femmes du pays disent en se signant que ce sont des démons qui poursuivent le traîneau fantôme.

A. PROMET.

LES BEATITUDES DE LA VIE CHRÉTIENNE

PAR

MGR. BESSON,

EVÊQUE DE NIMES

1 volume in-12.....Prix franco 75cts.

XX

LE BONHEUR DE VAINCRE LA TENTATION.

Beatus vir qui suffert tentationem.
 Heureux l'homme qui supporte la tentation.

(Jacob., 1. 12.)

Nous avons tracé aux âmes le chemin du bonheur à l'aide des béatitudes évangéliques. C'est le bonheur du cœur promis à celui qui aime; c'est le bonheur de l'esprit promis à celui qui croit; c'est le bonheur dans le monde présent et dans le monde futur. On en apprend le secret en étudiant le Cœur de Jésus, source inépuisable des grands sentiments et des grandes pensées, école infailible où l'homme tout entier se renouvelle dans la pureté et dans la droiture: *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innotia in visceribus meis.*

Après avoir tracé aux âmes ce bienheureux chemin, il faut parler des accidents qui surviennent et des obstacles que l'on rencontre. Il y a ici un accident inévitable et un obstacle qui se dresse partout. C'est la tentation.

Toutefois, la tentation est encore une source de bonheur et de gloire. C'est le Christ qui est attaqué en nous; mais c'est le Christ qui nous défend en se défendant lui-même. Sous de tels auspices, l'issue de la bataille n'est pas douteuse. Battons-nous résolument, et nous mériterons le bonheur de vaincre.

I. Notre-Seigneur Jésus-Christ a été tenté, et son exemple nous dit assez que nous devons l'être à notre tour. Il a subi de la part du démon la tentation du plaisir: "Changez, lui disait-il, ces pierres en pain," en lui montrant les pierres du désert; la tentation de la flatterie: "Jetez-vous en bas et les anges vous soutiendront dans leurs mains;" la tentation de l'ambition: "Je te donnerai tous ces royaumes si tu veux m'adorer." Et Jésus, prenant dans l'Écriture trois paroles, en a percé le teneur comme de trois flèches acérées. Il a vaincu la tentation du plaisir en lui opposant le plaisir de l'âme: "L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu;" la tentation de la flatterie, en s'éloignant par la pensée de Dieu et du devoir: "Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu;" la tentation de l'ambition, en mettant en fuite le démon qui l'inspire et en lui disant: "Il est écrit: Vous adorez Dieu seul et vous ne servirez que lui."

Voilà dans la tentation de Jésus-Christ l'image de toutes celles qui nous assaillent. Tel a paru le démon en transportant Jésus-Christ du désert sur le faite du temple, et du faite du temple sur une montagne élevée, tel il paraît à côté du chrétien, tantôt au milieu des solitudes, tantôt dans l'asile de la prière, tantôt au milieu des magnificences du monde. Il varie ses attaques, il prend son temps, il mesure ses coups. Il se précipite avec la rapidité de la foudre, ou bien il rampe avec l'astuce d'un serpent, ou bien il rugit avec la faim dévorante du lion. S'il nous laisse en repos, c'est pour nous surprendre. S'il nous abandonne, c'est pour revenir contre nous avec plus de fureur. N'attendez jamais de lui la paix, à moins que vous ne vous soyez rendu à discrétion. Le démon ne donne la paix qu'à ceux qu'il a vaincus et mis sous le joug. Réjouissez-vous donc tant que la guerre dure entre le démon et votre âme. N'est-ce pas la preuve authentique et irréfutable que l'ennemi du genre humain n'a rien gagné encore, et que l'âme qu'il assiège demeure supérieure à ses attaques? Il reviendra avec sept autres démons plus méchants que lui, c'est-à-dire avec des promesses plus flatteuses, des plaisirs plus séduisants, des fantômes de gloire plus capables d'éblouir vos yeux. Il attendra, cherchant l'endroit faible par où il pourrait emporter cette âme qui résiste. Selon votre caractère et vos habitudes, il fera sur vous tantôt un essai, tantôt un autre, aujourd'hui vous troublant par la violence de ses assauts, demain vous déconcertant par la surprise ou par la raillerie, tour à tour tranquille et furieux, toujours rusé, toujours redoutable, toujours à vos côtés, changeant de masque, de figure, de tactique, jamais de but, et plus furieux que jamais à votre lit de mort où il épiera, pour les empoisonner encore, votre dernière pensée, votre dernière parole et votre dernier soupir.

Pourquoi cette rage persévérante? Ecoutez ceci et ne vous étonnez plus d'être l'objet de tant d'attaques. Vous inspirez à Satan une haine féroce à cause des desseins que Dieu a sur vous, des miracles que Jésus-Christ a accomplis dans votre âme, des récompenses qui vous attendent si vous gagnez la victoire.

Vous êtes les images de Dieu le Père, les frères et les cohéritiers de Dieu le Fils, les temples vivants de Dieu le Saint-Esprit. Vous êtes, l'Écriture le déclare, la nation sainte, la race royale, le corps vivant du Christ, la chair de sa chair, les membres de ses membres. Votre âme, où la grâce réside, est rentrée par le baptême dans l'héritage du Seigneur. La confirmation l'a marquée d'un sceau divin, et tous les dons du Saint-

Esprit ont été répandus en elle. La pénitence la purifie, l'Eucharistie la nourrit, l'extrême-onction en lavera les dernières taches, et il n'y a pas dans votre vie une seule heure, une seule circonstance, où la grâce ne reparaisse et ne se renouvelle pour vous rendre digne d'être appelé l'enfant de Dieu et l'héritier du ciel.

Voilà quelle est la raison de la haine et des attaques du démon. Le démon voit en vous Dieu, Jésus-Christ, l'Église au ciel et sur la terre. Ce Dieu, il ne supporte pas qu'on le serve; ce Christ, qu'on l'adore; cette Église, qu'on lui obéisse; cette terre, qu'on la sanctifie; ce ciel, qu'on l'obtienne. Pour lui, il a attaqué Dieu dans les hauteurs, poursuivi le Christ dès sa naissance, persécuté l'Église sur toute la terre, et il ne cesse, dans sa jalousie, d'envier à tous les hommes qui y sont admis ce ciel d'où le bras du Tout-Puissant l'a précipité dans l'abîme.

Rappelez-vous certains traits de l'histoire des hérésies et des guerres religieuses. Les sectaires s'acharnent sur les saintes reliques et les saintes images, et l'art n'a pas pu obtenir grâce pour cette pierre, ce marbre, ce bois, qui avaient trop bien rendu, grâce au génie des artistes chrétiens, la pénitence, l'expiation, la beauté de l'âme virgine ou la radiance tranquille du martyr. C'est Satan qui pousse à de telles extrémités la fureur de l'hérétique. Jugez par là si votre âme doit être plus odieuse encore que nos crucifix et nos statues. N'êtes-vous pas, les uns dans la naïveté de votre innocence, les autres dans la force de votre vertu, des signes éclatants de la bonté de Dieu, de la puissance de son Christ et de la fécondité de son Esprit? Eh bien! la guerre que le démon vous fait n'est pas autre chose que celle qu'il a faite à Dieu le Père par sa révolte, à Dieu le Fils par les tentations du désert, à Dieu le Saint-Esprit par les persécutions suscitées à l'Église.

Cette persécution faite publiquement aux pénitents, aux martyrs, aux vierges, aux pontifes, se continue contre tous les justes, dans une arène obscure. Vous êtes attaqué dans votre conscience, que le démon cherche à pervertir; dans vos pensées, qu'il tourne vers le mal; dans vos desirs, dont il irrite les concupiscentes dépravées; dans vos regards, qu'il appelle sur les tableaux du vice. S'il ne peut vous corrompre, il vous maltraite. Et plus vous lui opposez de résistance, plus il sent que c'est Dieu qu'il attaque et qu'il poursuit en vous. Homme déchu, vous ne lui inspireriez que du mépris; homme régénéré et devenu comme un autre Christ, vous mériteriez sa haine. A mesure que vous avancez dans la vertu, cette haine renaît. Il s'aperçoit, le perfide oiseau, que ses filets n'ont pas pu vous retenir et que vous touchez au terme de la délivrance. Encore un moment, et vous chanterez en battant des ailes sous le coup de la mort: "Le filet a été brisé, et nous nous sommes envolés d'un trait dans les espaces éternels: *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.*"

Quel bonheur d'être ainsi haï et persécuté! L'Apôtre le prêchait aux premiers chrétiens: "Si pour le nom du Christ vous êtes injuriés et battus, vous êtes bienheureux, car alors ce qu'il y a en Dieu d'honneur, de gloire et de puissance, et son très-Saint-Esprit reposent sur vous." Soyez fiers, soyez heureux, et dits avec l'Évangile, en goûtant les fruits de la tentation surmontée et vaincue: "Si le démon me hait, c'est qu'il a haï Jésus le premier."

II. Voilà jusqu'à quel point le Christ et le chrétien sont solidaires dans la tentation. Mais sachez jusqu'où va votre bonheur. Si c'est Dieu que le démon poursuit en vous, c'est aussi Dieu qui se défend par vous. N'étant pas seul dans l'attaque, vous n'êtes pas seul dans la résistance.

Cette défense vous est assurée par nos saints livres. Ecoutez comme Dieu parle par la bouche d'Isaïe: "Oui, je te sauverai, ô Israël! Je le ferai à cause de moi et pour empêcher qu'on me blasphème. J'apaiserais mes propres colères, trop justement soulevés par tes péchés, et je me servirai de ma gloire comme d'un frein pour te retenir sur ces pentes où, cédant à tes ennemis, tu courrais à la perte."

Pouvez-vous imaginer une promesse plus hautement faite et plus fortement motivée? Dieu engage son honneur personnel à nous soutenir et fait de sa propre gloire le frein qui retiendra notre faiblesse. Il lie sa cause à la nôtre, il arme sa Providence, il veille à nos côtés, se permettant de nous préserver de la tentation, de nous assister quand elle fondra sur nous, de coopérer par l'activité de sa grâce à toutes les opérations de notre volonté.

Rappelez-vous les circonstances principales de votre vie, et vous reconnaîtrez quels périls, quelles tentations, Dieu vous a épargnés par ses miséricordieuses prévenances.

Il vous a épargné la tentation de ne pas lui demander le baptême, en vous le procurant dès votre naissance et en vous transférant, sans aucun mérite de votre part, dans le royaume de son Fils. Où seriez-vous sans cette grâce, qui vous a préservé de l'infidélité et de l'hérésie?

Il vous a épargné la tentation d'imiter des parents aveuglés par les préjugés de leur siècle, en plaçant votre berceau dans une famille chrétienne,

Où seriez-vous sans cette grâce, qui a préservé votre enfance et votre jeunesse de la contagion du monde?

Il vous a épargné ici la tentation du scandale qui a entraîné et perdu les faibles, là telle tentation de lecture dangereuse, de conversation perfide, d'amitié coupable, où vous auriez péri, à côté d'un mauvais livre, d'un mauvais compagnon, d'un ami qui n'avait de l'amitié que les dehors trompeurs. Imaginez pour votre naissance, votre famille, votre éducation, un autre siècle, un autre pays, une autre école, et vous seriez devenu semblable au pécheur.

N'est-ce pas du bonheur que d'avoir échappé à de tels dangers sans les connaître? Ce bonheur, Dieu vous l'a donné par suite d'arrangements mystérieux que vous n'avez pas connus. Vous avez été défendu ainsi sans le demander, sans le savoir, sans le vouloir, peut-être malgré vous.

Savez-vous même en combien de circonstances le Seigneur vous a assisté, quand vous le lui demandiez par la prière? Non, vous ne savez pas tout. Jésus vient à votre appel quand le combat s'engage; mais dans le mystère dont il s'enveloppe, son assistance dépasse de beaucoup vos plus hautes prévisions. Ses exemples, ses enseignements, ses promesses, ses vertus, son sang répandu sur la croix, sa méditation auprès de son Père continuée dans le ciel, où il se présente incessamment à lui comme notre avocat, en faisant parler toutes ses plaies devenues les trophées de sa gloire, voilà quelques-uns des traits par lesquels se révèle cette assistance qu'il nous prête. Il est à la fois au ciel et sur la terre, dans ce ministère divin. Ici-bas, nous disant: "Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Demandez, et vous recevrez; frappez, et l'on vous ouvrira. Ne craignez pas, j'ai vaincu le monde." Là-haut, disant à son Père: "J'ai donné ma vie pour eux, et vous me les avez donnés pour héritage. Qu'aucun d'eux ne périsse, le moindre d'entre eux est le prix de ma passion et de ma mort."

Enfin il entre par l'énergie de sa grâce dans notre volonté, il la redresse, il la fortifie, il la dirige pendant le combat. Qu'est-elle par elle-même, sinon faible, incertaine, vacillante? Mais la grâce lui donne la trempe de l'acier; la grâce la relève, si elle succombe, et lui fait prendre contre Satan une noble et décisive revanche; la transforme et obtient d'elle des miracles de pénitence, de bonté, de courage, d'héroïsme. A chaque nouvelle attaque du démon, nous nous sentons comme animés par une nouvelle vigueur.

Il est avec nous, principe actif de nos actes, dont il nous laisse cependant la responsabilité et l'honneur, tant il respecte la liberté de notre âme. Il est personnellement présent en nous par sa grâce, si bien que l'Apôtre a pu dire: Ce que je suis, c'est par la grâce que je le suis: *Gratia Dei sum id quod sum.* Il a pu dire plus explicitement encore: Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi: *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.*

Vous le voyez donc, nous ne sommes pas seuls

dans le combat pour nous défendre. Celui qui nous défend est l'infinie bonté, l'infinie puissance, l'infinie grandeur; celui qui nous défend, c'est Jésus, c'est le Sacré Cœur. Et ce Cœur adorable nous a tant aimés qu'il amène au combat tous ceux qui s'intéressent à nous, objet de son immense amour. Il parle, il crie, il interpelle le ciel et la terre, et le ciel et la terre lui répondent.

A l'appel de ce Cœur adorable, Marie descend, entre en lice et engage la bataille. Mère de Dieu, elle se passionne pour la gloire de son Fils, et cette gloire est intimement liée à notre triomphe. Mère des hommes, elle prend à tout ce qui les regarde la plus grande part, et combat comme une mère pour sa famille menacée. Satan est son ennemi mortel; mais l'Écriture lui a donné le mandat d'écraser la tête du serpent. Quel gage de succès! Quel signe avant-coureur d'une éclatante victoire!

Après Marie, regardez comme les bons anges viennent à notre aide, et parmi les bons anges celui à qui Dieu a confié le soin de nous garder. Ils savent, ces esprits bienheureux, et les descendants perfides, et les ruses savantes, et la faiblesse secrète des esprits mauvais. Ils les ont défaits, battus, foudroyés, et le prince des ténèbres porte sur son front la cicatrice immortelle du trait qui l'a précipité dans l'abîme. O Satan! tu as beau élever cette tête superbe, j'y vois la marque de ta rébellion et de ta chute. Ton vainqueur est là, il est près de moi, il m'assiste, il me défend par l'ordre de Dieu. Je puis tout dans le Dieu qui me reconforte et qui me soutient: *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Ce n'est pas tout: l'Église militante vient aussi à l'appel de Dieu, chantant, pour achever de gagner la bataille, ce *Pater* que Jésus a laissé tomber de son Cœur et qui se termine par une prière en faveur de ceux qui sont tentés: *Et ne nos inducas in tentationem.* Ce chant, on le murmure aux pieds de la croix, on le commence en commençant le rosaire, on le dit et on le redit d'un bout de l'Église à l'autre, en toute langue, du matin au soir et du soir au matin, en faveur de ceux qui ont engagé le combat, pour leur défense et pour leur honneur. Redisons-le encore et confions-nous à la bonté de notre cause et à l'armée innombrable de nos défenseurs, qui peuplent le ciel et la terre et qui ne cessent de solliciter pour nous le pardon, la grâce, la victoire: *Et ne nos inducas in tentationem!*

Il est donc bien vrai de dire que nous sommes heureux en supportant les tentations. Ce bonheur que l'Écriture nous promet, c'est d'être attaqués parce que nous aimons Dieu, c'est d'être défendus parce que Dieu nous aime. Courage et confiance dans le Cœur de Jésus! Nous sommes de Dieu, nous avons son esprit, nous formons sa race, nous soutenons sa cause, et le Seigneur est avec nous. Arrière, Satan! arrière! Tu ne saurais nous empêcher de combattre et de vaincre, et ta première défaite est le présage assuré de la victoire décisive qui fermera un jour l'enfer sur ta tête et qui ouvrira le ciel aux derniers élus!

L'IMPROVISATEUR SACRÉ

PAR

M. L'ABBÉ NAMBRIDE DE NIGRI

2 volumes in-8.....Prix franco \$1.75

 1^{er} volume. Les Évangiles et instructions sur les principales fêtes de l'année.

 2^e volume. La Prière, l'oraison dominicale, les sacrements, les commandements de Dieu.

Conférences Théologiques et Spirituelles

SUR

LES GRANDEURS DE DIEU

PAR LE

R. P. D'ARGENTAN

2 volumes in-8.....Prix franco \$1.50

CONFÉRENCES THÉOLOGIQUES ET SPIRITUELLES

—SUR—

LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST

PAR

LE R. P. D'ARGENTAN

2 volumes in-8.....Prix franco \$1.50

CONFÉRENCES THÉOLOGIQUES ET SPIRITUELLES

SUR

LES GRANDEURS DE LA SAINTE VIERGE MARIE

MÈRE DE DIEU

Par le R. P. D'ARGENTAN

2 volumes in-8.....Prix franco \$1.50

LE MAL ET LE BIEN

PAR
EUGÈE LOUDUN

5 volumes in-8.....Prix franco, \$6.25

I. L'antiquité. II. Les siècles chrétiens. III. La Société chrétienne. IV. La Révolution.
V. La Société chrétienne.

LE BON SENS DE LA FOI

OPPOSÉ A
l'Incrédulité de ce temps

PAR
LE R. P. CAUSSETTE

2 forts volumes in-8.....Prix franco, \$3.00

Nouvelles Méditations pratiques pour tous les jours de l'année

SUR
LA VIE ET LA DOCTRINE DE N.-S. JESUS-CHRIST

PAR
LE R. P. BRUNO VERCRUYSSÉ, S. J.

DOUZIÈME ÉDITION

2 volumes grands in-12.....Prix franco, \$1.75

LE DIRECTOIRE MYSTIQUE

TRAITÉ DE LA DIRECTION DES AMES QUE DIEU CONDUIT
PAR LA VOIE DE LA CONTEMPLATION

SUIVI
DU TRAITÉ DU DISCERNEMENT DES ESPRITS

PAR
LE R. P. SCARAMELLI, S. J.

2 volumes in-12.....Prix franco, \$1.50

Cours d'instructions familiares

SUR LES PRINCIPAUX POINTS DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

PAR
C. CHANOINE REBAUDENGO

6 volumes in-12.....Prix franco \$3.00

SUJETS DE CIRCONSTANCES

PLANS D'INSTRUCTIONS

PAR
M. L'ABBÉ TRUCHOT

2 volumes in-12 Prix franco \$1.75

ALAGONA

S. THOMAE AQUINAE THEOLOGICAE SUMMAE COMPENDIUM

1 fort volume in-18.....Prix franco 75 cts

SERMONS

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

PUBLIÉS
PAR M. L'ABBÉ CHAUMONT

4 forts volumes in-12.....Prix franco \$2.63

LE BON CURE

AU XIX^E SIECLE

OU

LE PRETRE CONSIDERE SOUS LE RAPPORT SOCIAL ET MORAL

PAR
M. L'ABBÉ DIEULIN

2 volumes in-8.....Prix franco \$1.50

MONSEIGNEUR BOURGET

A LEBLOND DE BRUMATH

1 volume in-12 augmenté des oraisons funèbres par M. l'abbé Colin
et S. G. Monseigneur Taché.

Prix franco 25 cts.

N. B. Ceux qui ont acheté la Notice sur Mgr Bourget et qui n'ont pas le pamphlet des oraisons funèbres, peuvent se le procurer en en payant le port, un centin.

HISTOIRE DE L'EGLISE

PAR
M. L. RICHOU, P. S. S.

3 volumes in-8.....Prix franco \$3.00

Histoire Universelle de l'Eglise

PAR
LE DOCTEUR JEAN ALZOG

4 volumes in-12.....Prix franco \$4.00.

LE PATER

OU
INSTRUCTIONS SUR L'ORAISON DOMINICALE

Par Mgr PICHENOT

1 volume in-12.....prix franco 88 cts.

LE PREDICATEUR PAROISSIAL

PAR
M l'abbé LADEN

3 volumes in-12.....Prix franco \$2.00

LE CATÉCHISTE AU XIX^E SIÈCLE

PAR

L'AUTEUR DU "MISSIONNAIRE"

2 volumes in-8 Prix franco \$1.00

L'ENFER.

Où irez-vous si, à la mort, vous avez le malheur d'être souillé d'un *peché mortel*, c'est-à-dire d'un péché qui vous a fait perdre la vie divine? — ... en Enfer.

Combien faut-il de péchés pour aller en Enfer? — ... il suffit d'un seul péché mortel, puisqu'un seul ôte la vie divine.

Qu'est-ce que l'Enfer? — L'Enfer est une affreuse prison où les pécheurs impénitents souffrent avec les démons des tourments qui ne finiront jamais.

N'est-ce ce malheur qu'on appelle la *mort éternelle*? — Oui, ...

Quel nom donne-t-on à ceux qui vont en Enfer? — ... le nom de *réprouvés*, ou celui de *damnés*.

Quels sont les principaux tourments des damnés? — ... la malédiction de Dieu, leur souverain bien, qu'ils ne verront jamais et qu'ils ne pourront plus aimer: c'est ce qu'on appelle la *peine du dam*; la peine du feu, jointe aux remords de leur conscience.

Celui qui est damné à cause de dix messes manquées souffre-t-il plus que s'il n'en avait manqué qu'une? — Oui, ... car, pour ces dix péchés, il souffre dix enfers. Que sera-ce, hélas! de ceux qui meurent avec des centaines de péchés sur la conscience? Que d'enfers dans un seul Enfer! ...

Donnez-nous quelques détails sur les peines des damnés. — Les damnés ne peuvent pas voir la beauté de Dieu, qui est le souverain bien; car Jésus leur dira: *Retirez-vous de moi, maudits*. Cette privation excitera en eux, après la résurrection, d'atroces grincements de dents et des hurlements de désespoir.

2o Ils sont dans la société des Démons, et plongés dans un feu dont nous ne connaissons pas la nature, mais qui les brûle à proportion du nombre et de la gravité des péchés qu'ils ont commis.

3o Ils sont sans cesse rongés par le ver du remords et se rappelant tous les moyens de salut que Dieu leur a donnés et dont ils ont négligé de profiter.

4o Ils sont privés de tous les biens et de toutes les jouissances qu'ils avaient ici-bas et dont ils ont abusé. Beautés de la campagne, fruits de la terre, douces conversations, amis, lumière du soleil, et même l'air qu'ils respiraient: tous ces bienfaits de Dieu, payés par eux d'ingratitude, leur sont retirés.

5o Les damnés seront un objet d'horreur les uns pour les autres. Plus ils seront nombreux, plus ils souffriront. Ceux qui, par leurs paroles ou leurs exemples, auront perdu des âmes, auront leurs victimes mêmes pour impitoyables bourreaux.

6o Enfin ces tourments ne finiront jamais. *Allez*, dira Jésus-Christ aux réprouvés, *allez au feu éternel, qui a été préparé aux Démons*, et où vous avez mérité d'être précipités comme eux, pour les avoir imités dans leur orgueil et dans leur révolte.

N'avons-nous pas sur la terre une image en petit des peines éternelles? — Oui, ... ce sont les *galères à perpétuité* pour des crimes qui n'ont duré qu'un instant, mais qui n'en sont pas moins des crimes.

Quelle est la plus grande des peines de l'Enfer? — La plus grande de ces peines est la privation de la vue de Dieu; car l'âme du damné, se sentant crevé pour aimer Dieu, qui est son souverain bien, et pour être heureuse en contemplant sa beauté, ne peut perdre un instant la pensée de son malheur. Elle souffre horriblement de se sentir faite pour un bonheur qu'elle n'aura jamais et qu'elle a perdu par sa faute.

Pourquoi ordinairement redoute-t-on moins la privation de la vue de Dieu que la peine du feu? — ... parce qu'on ne connaît pas quel malheur c'est d'être maudit de Dieu et chassé du Ciel.

Peut-on se convertir en Enfer? — Non, ... : une fois là, on n'en sort plus.

L'Enfer, aussi bien que le Ciel, ne finira donc jamais? — Oui, ... Jésus-Christ l'assure formellement et l'Eglise ne cesse de nous le rappeler de sa part. Mais le Démon serait content s'il pouvait parvenir à nous faire croire que nous pouvons vivre dans le péché sans craindre de brûler dans l'Enfer.

Citez les paroles de Jésus-Christ. — "Au jugement dernier, le Fils de l'homme dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Il dira à ceux qui seront à sa gauche: Retirez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel. Alors ceux-ci iront au supplice éternel, tandis que les justes iront dans la vie éternelle." Notre-Seigneur Jésus-Christ dit encore: "Le ver des damnés ne meurt pas et le feu qui les dévore ne s'éteint pas. Là, il y aura des larmes bien amères, des grincements de dents et les hurlements du désespoir."

Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous a-t-il pas aussi donné quelques détails sur le bonheur du Ciel? — Oui, ... Il a dit que les Saints seront au Ciel avec lui, qu'ils entreront en participation de son bonheur et de sa gloire; et que personne ne pourra ravir la joie dont leurs cœurs seront inondés.

Pourquoi Dieu se montre-t-il si généreux à l'égard des Saints? — ... parce qu'il se plaît à combler de faveurs ceux qui respectent son autorité

sanctifiée, et qui répondent à ses bienfaits par la reconnaissance et par l'amour.

Pourquoi Dieu se montre-t-il si sévère à l'égard des damnés? — ... parce qu'ils se sont rendus indignes de sa miséricorde en méprisant son *autorité sacrée*, et en répondant à ses bienfaits par l'ingratitude.

Il faut donc absolument que Dieu règne sur nous, ou par son amour dans le Ciel, ou par sa justice dans l'Enfer? — Oui, ... puisqu'il est notre souverain.

Ainsi, point de milieu entre l'amour éternel du Père céleste, et la justice éternelle du souverain Maître? — Non, ... c'est à nous de choisir.

Irez-vous au Ciel ou en Enfer? — J'irai au Ciel, si je prends le chemin du Ciel; j'irai en Enfer, si je prends le chemin de l'Enfer.

Que ferez-vous afin d'éviter l'Enfer et de gagner le Ciel? — ... je m'appliquerai à faire en tout la volonté de Dieu, et à vivre en bon Chrétien: et lorsque je serai dangereusement malade, je demanderai au plus tôt les derniers Sacraments.

Il y a une différence essentielle entre Dieu et nos pères d'ici-bas. Nos pères tiennent leur paternité de Dieu; ils sont ses délégués; leurs enfants sont un dépôt dont il leur demandera compte. Mais Dieu est avant tout notre maître. S'il veut bien, par miséricorde, devenir notre père, c'est à condition que nous lui rendrons amour pour amour: sans quoi, nous ne rouverons plus en lui que le maître souverain.

Et il faut bien que la révolte contre son autorité et l'ingratitude envers lui soient quelque chose d'abominable, pour qu'il les punisse si rigoureusement.

Dans l'Enfer, chaque péché aura son tourment. Les yeux, les oreilles, la langue, les mains, etc., seront torturés par le feu à proportion des fautes pour lesquelles ils auront servi d'instruments. *Ce feu les salera*, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ: *omnis enim igne salietur* (Marc, ix, 48). Semblable au sel ordinaire qui pénètre les chairs et les conserve, il brûlera et conservera les damnés.

Ce qui épouvante surtout dans l'Enfer, c'est son éternité. Les pourquoi et les comment sont ici superflus. *Dieu a parlé*: l'Enfer est éternel. Aussi Jésus, mort sur la croix pour notre salut, nous dit à tous: *Craignez Celui qui peut jeter votre corps et votre âme dans l'Enfer*.

Toutefois notre faible raison entrevoit quelques-unes des causes de l'éternité de l'Enfer:

1o Le péché mortel met entre l'amitié de Dieu et le cœur du pécheur un éloignement infini.

2o L'âme impénitente est, au moment de la mort, dans la disposition de toujours offenser Dieu. Car, dit saint Augustin, celui qui meurt impénitent, continuerait à pécher toujours, s'il vivait toujours. *Qui enim impenitens moritur, si semper eiveret semper peccaret*.

3o Une peine limitée dans sa durée aurait changé l'Enfer en Purgatoire. Mais la peine du Purgatoire eût-elle été une sanction suffisante? aurait-elle arrêté les coupables? les aurait-elle amenés à se convertir? Assurément, non. Et puis, sans l'éternité de l'Enfer, l'impie aurait le dernier mot contre son souverain Maître. Dieu lui dirait-il: Je vais vous plonger dans le néant? il répondra: Tant mieux, c'est l'objet de tous mes desirs. — Eh bien! je vais vous précipiter dans les flammes. — Pour combien de temps? pour mille ans, dix mille ans, un million d'années? Soit; mais, ce temps passé, il faudra bien ou me rejeter dans le néant, ou me placer dans un séjour de paix. Ainsi! bon gré, mal gré, vous en viendrez à faire ce que je veux. Oui, je blasphèmerai votre nom; je m'enrichirai aux dépens des autres et par tous les moyens; je vivrai au gré de toutes mes passions; et un jour viendra où vous serez obligé de céder à mes desirs. Non, impie, il n'en sera point ainsi: ton désir sera vain; l'Enfer est éternel. Il le faut pour abattre ton insolence et pour faire triompher la justice de Dieu. *Desiderium peccatorum peribit* (Ps. cxv).

D'ailleurs pouvons-nous penser que Jésus-Christ aurait versé pour nous son sang jusqu'à la dernière goutte s'il ne se fût agi de nous arracher à un malheur éternel? *Si non fuissent hæc ad mortem sempiternam, nunquam pro eorum remedio Filius hominis moreretur*. (S. BASILE.)

Il est même à croire que le dogme de l'éternité des peines a été révélé à nos premiers parents, puisqu'on le trouve dans les traditions des peuples. Sans parler des Hébreux, auxquels les prophètes rappelaient ce dogme fondamental (*Job*, iv, 20; *Ps.* xlviii, 20; *Jérémie*, xvii, 4; *Is.*, xxxiii, 14), les païens nous représentent un damné enchaîné sur un rocher, pendant qu'un vautour lui déchire les entrailles sans cesse renaissantes (*immortale jecur*). Un autre, dévoré par la soif, voit une source d'eau s'approcher de ses lèvres et s'en éloigner, pour s'en approcher et s'en éloigner encore et toujours.

Descendez souvent en Enfer, pendant votre vie, disait saint Jean Chrysostome, afin de n'y pas descendre à votre mort. Les Chrétiens qui pensent souvent au feu de l'Enfer et au ver des damnés, éviteront d'y être livrés; mais ceux qui méprisent les menaces de Dieu, tomberont à coup sûr dans les flammes éternelles.

C'est un instinct naturel à tous ceux qui souffrent, de chercher dans l'avenir la consolation et le remède du présent. Comme nous voulons toujours être heureux, et que c'est une inclination

nécessaire, elle se soutient, ou plutôt elle nous soutient en quelque sorte nous-mêmes au milieu des plus grands maux. Nous nous faisons un charme de notre espérance, et ce charme adoucit la douleur qui nous presse. Quoique souvent il n'y ait rien dans le futur qui nous doivent être favorable, nous ne laissons pas d'y envisager cent choses que nous nous figurons et qui ne seront jamais, mais qu'il suffit de nous figurer comme pouvant être un jour, pour y trouver de quoi repaître notre imagination. L'incertitude même de l'avenir nous est utile, puisqu'elle nous donne droit d'espérer non-seulement ce que nous espérons et ce que nous attendons, mais ce que nous n'espérons et n'attendons pas. Il n'en est pas ainsi des réprouvés dans l'Enfer. Un réprouvé souffre, je ne dis pas sans espérance, ce serait trop peu, mais dans un désespoir actuel et perpétuel. Ce qui n'est pas encore, lui sert de supplice, et le rend plus malheureux que ce qui est; ou plutôt, ce qui est le tourment non-seulement parce qu'il est, mais parce qu'il sera toujours: en sorte que l'avenir est pour le présent un surcroît de peine qui l'aigrit, qui y met le comble et qui fait le caractère propre de la réprobation, puisque, selon la pensée du Docteur angélique, l'Enfer n'est proprement Enfer que par la vue et le sentiment de l'avenir.

Voici donc ce qui accable l'âme réprouvée dans l'Enfer, et ce que vous n'avez peut-être jamais bien conçu: c'est qu'elle désespère d'obtenir jamais de Dieu aucune grâce, quant elle le prierait toute l'éternité; c'est quelle désespère de flechir jamais Dieu par la pénitence, quand elle detesterait son péché toute l'éternité; c'est qu'elle désespère, non-seulement d'acquiescer, mais de diminuer jamais ses dettes devant Dieu par ses souffrances, quoiqu'elle doive souffrir toute l'éternité. Trois ressources inépuisables dans la vie, mais absolument inutiles à un réprouvé: la prière, la pénitence, la souffrance. Nous en avons la preuve dans le mauvais riche. Que fait-il? il prie. Que demande-t-il? il conjure Abraham de lui accorder pour toute grâce une goutte d'eau; mais cette goutte d'eau lui est refusée. Tous les interprètes conviennent qu'il y a de la parabole et de la figure dans cette circonstance, et que l'intention de Jésus-Christ est de nous faire entendre par là que "dans l'Enfer il n'y a plus de grâce à espérer ni de rédemption," que de cet océan de miséricorde et de bonté, qui est Dieu, il ne découlera jamais sur ces créatures infortunées une seule goutte pour les soulager, comme jamais il ne découlera sur elles une seule goutte du sang du Rédempteur pour les sauver. Pourquoi? parce que ce n'est plus le temps des miséricordes et du salut. En vain donc le réprouvé s'écriera-t-il éternellement comme le riche de l'Evangile, non plus en s'adressant à Abraham, mais à Dieu même: "Ayez pitié de moi. Ah! Ciel, un peu de relâche, un peu de compassion pour moi." Dieu, endurci contre ses cris, éternellement lui répondra, mais dans toute la rigueur de la lettre, ce qu'il répondait à son peuple: "Que servent ces plaintes et ces lugubres accents? ils frappent mon oreille, mais ils ne vont point jusqu'à mon cœur. Il n'y a plus de remède ni de retour; et si vous en voulez savoir la raison, elle est dans vous-même. C'est que vous-même, vous avez été si longtemps insensible à ma voix; c'est que vous-même, vous m'avez laissé mille fois appeler, sans vouloir m'entendre; c'est que vous-même, vous vous êtes si outrageusement, si opiniâtrément, si constamment obstiné contre moi." Ainsi s'accomplira cette parole de l'Evangile, que Dieu n'écoute point les pécheurs; mais quels pécheurs? non pas les pécheurs de la vie, car, dans la vie, ils sont toujours en état de toucher le cœur de Dieu; non pas les pécheurs pénitents, car la pénitence de la vie est toujours toute-puissante auprès de Dieu; mais les pécheurs impénitents de la mort et consommés dans leur péché, mais les pécheurs de l'Enfer.

Que dis-je? et dans l'Enfer même n'y a-t-il pas une pénitence? Oui, et c'est là que la Sagesse nous représente les pécheurs pressés de douleur, poussant des soupirs, versant des torrents de larmes. Ah! ce ne sont pas ces effets de la pénitence qui leur manquent, mais le principe qui la sanctifie: c'est-à-dire qu'éternellement ils gémiront, qu'éternellement ils pleureront, qu'éternellement ils feront pénitence, mais une pénitence forcée, une pénitence de démons et de désespérés. Or, une telle pénitence, dit saint Augustin, n'effacera jamais le péché; par conséquent, le péché subsistera, ils seront toujours également redevables à la justice de Dieu et exposés à ses vengeances. C'est ce qu'Abraham, du haut de la gloire, exprime au mauvais riche par ce chaos insurmontable qui les sépare: en sorte que, de ce séjour bienheureux où repose Abraham, on ne peut plus tomber dans ce lieu de tourments où souffre le riche, et que, de ce lieu de tourments où le riche souffre, on ne peut plus monter à ce bienheureux séjour où Abraham goûte un repos inaltérable. Pourquoi? parce que dans l'un on ne peut plus perdre la grâce, et que dans l'autre on ne peut plus réparer le péché.

Mais quoi! toujours souffrir, et, par de si longues et de si cruelles souffrances, ne rien acquiescer: cela se peut-il comprendre? Comprenez-le ou ne le comprenez pas, la chose n'en est pas moins vraie, et ce n'est pas moins un article de votre foi. Origène en voulait douter, et d'autres comme lui réduisirent l'éternité malheureuse à un certain nombre de siècles. Car, disaient-ils pour soutenir leur erreur, il n'est ni de la bonté, ni de la justice de Dieu de punir toujours les créatures qu'il a formées, et d'exiger pour les péchés de la vie, d'une vie si courte, une satisfaction qui ne finira jamais. C'est ainsi qu'ils raisonnaient; mais moi, de leurs principes mêmes je tire, avec Tertullien et saint Augustin, une conséquence toute contraire. Car Dieu est bon: qui ne le sait pas? Mais cette bonté, reprend Tertullien, n'est pas n'est pas seulement en Dieu miséricorde, elle est encore sainteté. Or, une sainteté toujours subsistante est toujours ennemie du péché; et, par une suite nécessaire, elle doit toujours haïr le péché,

toujours poursuivre le péché, toujours punir le péché, si le péché dure toujours. Donc, puisqu'il n'y a rien dans l'Enfer qui abolisse et qui détruise le péché, il n'y aura jamais rien qui arrête le châtement. Dites-le même de la justice. Depuis tant de siècles, le mauvais riche se désespère au milieu des flammes où il fut enseveli, et s'écrie en se désespérant: *Crucior in hac flamma*, je suis tourmenté par cette flamme. Mais ce qu'il disait il y a tant de siècles, il le dit encore, et toujours il le dira, parce qu'il le ressent encore, et que toujours il le ressentira. Oui, cette parole foudroyante et attérrante: *Nunc autem cruciaris*, maintenant vous êtes tourmenté, il l'entendra toujours. Maintenant, *nunc*: que ce maintenant a d'étendue, puisqu'il embrasse l'éternité tout entière! *Nunc*, maintenant, c'est-à-dire aujourd'hui et toujours, c'est-à-dire demain et toujours, c'est-à-dire dans une année, dans un siècle, dans des millions de siècles et toujours encore au-delà. Or, concevez, s'il est possible, quelle impression fait sur une âme réprouvée un si affreux désespoir.

De vous donner une idée juste de cette éternité, c'est ce que je n'entreprends pas; et qui le pourrait? Plus on creuse dans cet abîme, plus on se confond, plus on se perd. Usez, tant qu'il vous plaira, de figures et de comparaisons: sans tant de comparaisons et de figures, je m'en tiens à la foi; et saisi d'une frayeur salutaire, je me prosterne devant cette redoutable justice, qu'il est encore temps de fléchir en notre faveur, mais que rien ne peut toucher après la mort.

(BOUDALOUÉ, Sermon sur l'Enfer.)

Un docteur de l'Eglise, saint Liguori, fait une peinture de l'état affreux des damnés bien propre à produire une vive impression. (*Préparation à la mort, Voie du salut, Réflexions pieuses*.) En voici les principaux traits.

Par le péché, l'homme a souillé ses yeux, ses oreilles, sa langue et tous ses sens. Ils auront chacun leur supplice. Fumée, ténèbres, et toutefois vue des autres damnés: tel est le supplice des yeux. Les oreilles sont fatiguées par les plaintes, les grincements de dents, les hurlements du désespoir. L'odorat souffre de la puanteur qu'exhalent les corps des réprouvés. Joignez à ces tourments les ardeurs dévorantes de la soif et de la faim. Cependant, de toutes les peines corporelles, la plus grande, la plus sensible est celle du feu. Le damné y est plongé tout entier; il en est tout rempli; et ce feu le torture d'autant plus qu'il a péché davantage, et ce feu brûle et conserve tout à la fois. *Omnis victima sale salietur*. Quelle est la nature de ce feu? Pour être si violent, il faut qu'il soit bien différent du feu d'ici-bas.

Dans son esprit, le réprouvé souffre une peine en quelque sorte infinie: il comprend qu'en perdant Dieu, il a perdu un bien infini, et qu'il l'a perdu par sa faute, et qu'il l'a perdu pour courir après des biens et des plaisirs où il a cherché le bonheur sans le trouver.

Le tourment du cœur est plus violent encore. Il sent que Dieu est la souveraine beauté et le souverain bien: mais il ne peut plus l'aimer; il le haït. Dans son désespoir, il appelle la mort: la mort le fuit; il désire une consolation: personne ne compatit à sa douleur.

Et pourtant, quelque horribles que soient toutes ces tortures, il en est une plus horrible encore: la privation de la vue de Dieu. Mille enfers ne sont rien, comparés à cette peine. Etre toujours attiré vers Dieu, son bien souverain, pour lequel il a été créé, et toujours en être repoussé; entendre retentir sans cesse à ses oreilles ces épouvantables paroles: *Va-t-en loin de moi, maudit*: tout l'Enfer du damné est là! ...

Et cet Enfer est éternel! ... On y entre, on n'en sort pas. On y souffre sans un moment de relâche: on lit sur les murs: *Toujours, jamais, éternité!* ... Le réprouvé reste obstiné dans le péché, tout en désirant n'en pas porter la peine. Aussi la justice de Dieu ne cesse de le poursuivre. Il ne peut espérer sa délivrance même dans un avenir lointain. Tout le poids de l'éternité pèse à chaque instant sur son cœur...

Où en serais-je, ô mon Dieu, sans votre patience et votre miséricorde, moi qui plus d'une fois ai mérité l'Enfer! ... ô bonté infinie, je me repens et je vous aime. Achevez votre ouvrage en me préservant du péché, qui seul peut me conduire en Enfer.

Sainte Thérèse, dans le trente-deuxième chapitre de sa Vie, écrite par elle-même, raconte comment Dieu lui fit voir dans l'Enfer la place où ses péchés l'auraient conduite si elle n'eût changé de vie.

"Étant un jour en oraison, dit-elle, je me trouvais en un instant, sans savoir de quelle manière, transportée corps et âme dans l'Enfer. Cela dura très peu, mais il m'est impossible d'en perdre le souvenir.

L'entrée de ce lieu de tourment me parut semblable à un four extrêmement bas, obscur et resserré. Le sol était une horrible fange, d'une odeur pestilentielle et remplie de reptiles venimeux. A l'extrémité, s'élevait une muraille dans laquelle était un réduit très étroit, où je me vis enfermer. Tout ce qui, jusqu'à ce moment, avait frappé ma vue, et dont je n'ai donné qu'une faible peinture en comparaison de ce que je sentis dans ce cachot. Nulle parole ne peut donner l'idée d'un tel tourment: il est incompréhensible. Je sentis dans mon âme un feu dont, faute de termes, je ne puis décrire la nature, et mon corps était en même temps en proie à d'insupportables douleurs; et ce qui y mettait le comble, était de voir qu'elles seraient sans fin et sans adoucissement. Mais les tortures du corps ne sont rien auprès de l'agonie de l'âme. C'est une étreinte, une angoisse, un brisement de cœur si sensible, c'est en même temps une si désespérée et si amère tristesse que j'essaierais en vain de le dépeindre. Non, jamais je ne pourrais trouver d'expression pour donner une idée de ce feu intérieur et de ce désespoir, qui sont comme le comble de tant de douleurs et de tant de tourments. Je me sentais brûler et comme hacher en mille morceaux.

"Toute espérance de consolation est éteinte dans cet effroyable séjour. On y respire une odeur pestilentielle, et l'on y manque d'espace pour s'asseoir ou pour se coucher. Là, tout vous étouffe; point de lumière: ce sont des ténèbres de la plus sombre obscurité; et cependant, ô mystère! sans qu'aucune clarté brille, on aperçoit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

"Notre Seigneur m'a montré depuis des châtiements encore plus épouvantables infligés à certains vices.

"Je compris que cette vision était une grande

grâce: car tout ce qu'on peut entendre dire de l'Enfer, tout ce que les livres rapportent des déshonrements et des supplices divers que souffrent les damnés, tout cela n'est rien auprès de la réalité. Brûler en ce monde est peu de chose en comparaison de ce feu qui, dans l'Enfer, brûle les réprouvés.

"Il s'est écoulé à peu près six ans depuis cette vision, et je suis saisie d'un tel effroi, en écrivant, que le sang se glace dans mes veines."

Oh! que l'Enfer est terrible!... N'en prenons pas le chemin.

LA LUNE

PAR AMÉDÉE GUILLEMIN

1 volume in-12 orné de 46 figures Prix franco 35 cts.

LES ÉTOILES

PAR AMÉDÉE GUILLEMIN

1 volume in-12 orné de 63 figures.....Prix franco 35cts

ŒUVRES DE XAVIER DE MAISTRE

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE

Le Lépreux de la Cité d'Aoste, Les prisonniers du Caucase, La jeune Sibérienne

1 volume in-12.....Prix franco 50 cts.

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

Ah! little think the gay licentious proud
Whom pleasure, power and alliance surround....
Ah! little think they while they dance along....
How many pine?... how many drink the cup
Of baleful grief!... how many splay
With all the fiend's tortures of the mind!

THOMSON'S SEASONS, the Winter.

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par des remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragança, son épouse: de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu: on l'appelle la *Tour de la Frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital.—Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du Lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste: *Qui est là? et que veut-on?*—Excusez un étranger, répondit le militaire, à qui l'aspect agréable de votre jardin peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler.—*N'advancez pas*, répondit l'habitant de la tour en lui faisant un signe de la main, *n'advancez pas: vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.*

—Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point: je n'ai jamais fui les malheureux; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

—*Soyez le bienvenu*, dit alors le Lépreux en se retournant tout à coup, *et soyez, si vous l'osez après m'avoir regardé.* Le militaire fut quelque temps immobile, l'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré, "si vous agréez la visite d'un homme que le hasard a conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient."

LE LÉPREUX.

De l'intérêt!..... Je n'ai excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine, qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le Lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses: c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc?

LE LÉPREUX.

Je crains de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez-vous?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital, ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi: *Bonjour, Lépreux!* me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes: voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX.

Les arbres sont encore jeunes: je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir: c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres: c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire!

LE LÉPREUX.

Aussi je l'aime beaucoup: je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

LE MILITAIRE.

Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie?

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Onelle, et je n'ai habité ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dès mon enfance et je ne les connus jamais; une sœur qui me restait, est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'amis.

LE MILITAIRE.

Infortuné!

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie?

LE LÉPREUX.

Ah! mon nom est terrible: je m'appelle *le Lépreux!* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux!* voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis!

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue, vivait-elle avec vous?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez: cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en

suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment: pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes, je travaille à me faire des habits; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraît bien singulière: c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature: toutes mes idées alors sont vagues, indéterminées: la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent: ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien desire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console: je m'abandonne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour: aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Barnet, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens: je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence: de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut, sur la sommité de la montagne de Charvinsod, isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend qu'il y a eu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi, j'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance: mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée où, à une époque de l'avenir, je pourrais goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir?

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort: je n'ai point attendu cette abnégation de soi-même qu'il y a quelques années chez mes parents. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli: ma vie se passe en combats continus, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de rêves chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos desirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies combient de bonheur. Je crois les voir errants ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me présentent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclairc, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, jerre dans la campagne pour

respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer; et du haut de la colline, caché entre les broussailles, comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerez-vous? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps?

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels!

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature: ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE.

Quoi! le sommeil même vous abandonne!

LE LÉPREUX.

Ah! monsieur, les insomnies! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle, que je ne sais plus que devenir: mes pensées se brouillent; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux, mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi, je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes; mais non, j'en suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre? Ah! je vous dirais bien que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre!

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur.—Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi? Asseyez-vous ici, sur cette pierre: je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc? Non, vous ne me quitterez point, placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX.

Impudent! vous allez saisir ma main!

LE MILITAIRE.

Eh bien! je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé; ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir!

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant! vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains! Il plût à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accablait souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je ne fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de

nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitons réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule, où sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut atteinte par la maladie contagieuse dont toute la famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus: son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie: la lèpre n'avait attaqué que sa poitrine et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé? c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul: il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entends un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille: jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes: qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée: "A Dieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux; que Dieu te bénisse et te récompense de ta pitié!" Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie!

LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune; lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand des malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi: cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un autre chagrin. Depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous: ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*; et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et

crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel; ils lui passèrent une corde au cou en ma présence et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois: je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la *Doire*; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'enendis ses cris, et je rentrais dans ma tour plus mort que vivant; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir: je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir, dans cette ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'anima alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait ouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux boulevards qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchaient lentement; leurs bras étaient entrelacés. Vous l'avouerez-vous? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur: jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille: c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants, les entouraient; j'entendais le murmure confus de la joie; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur: je détournai mes regards; et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable! "C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire; et moi, moi seul! sans aide, sans amis, sans compagne!... Quelle affreuse destinée!"

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. "Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre; meurs, infortuné, meurs! Assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence!" Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation: des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrais plein de rage dans ma demeure, en criant: "Malheur à toi, Lépreux! malheur à toi!" Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement: "Malheur à toi!" Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après: "Malheur à toi!"

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus entré depuis sa mort: son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée: "Je ne l'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses." En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés; je m'approchai en tremblant du livre sacré: "Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis!" Et, comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents: tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire; et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur: "Mon frère, je vais bientôt te quitter; mais je ne l'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi; je

prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde; alors je pourrai te montrer toute mon affection; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu pusses vivre et mourir en bon chrétien."

Lettre chérie! elle ne me quittera jamais: je l'emporterai avec moi dans la tombe; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau: une étoile brillait devant ma fenêtre, je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme fluit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédées. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie; il m'accordera, j'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdit-elle?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait: c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune.

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis: depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée: de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un jour c'était vers le commencement d'août, je la vis si abattue, que je ne voulais pas la quitter; elle était dans un fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous étions ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir; un cruel pressentiment m'agitait. "Pourquoi pleurez-tu, me disait-elle, pourquoi l'affliger ainsi? Je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses."

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers: c'est là qu'elle passa la plus grande partie de la belle saison. "Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel." Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. "Soutiens-moi seulement, me dit-elle; j'aurai peut-être encore la force de marcher." Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation: je m'éloignai sans la perdre du vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau: j'en apportai dans sa coupe; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. "Je sens ma fin, me dit-elle, en détournant la tête, ma souffrance bientôt éteinte pour toujours. Soutiens-moi, mon frère: aide la sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants." Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein; je récitai la prière des agonisants: "Passe à l'éternité! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie; laisse cette dépouille dans mes bras!" Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains; la douleur ôta la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. "Étranger, dit-il, lorsque le

chagrin ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste : vous ne lui aurez pas fait une visite inutile." Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : "Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux ; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort." Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel : "Dieu de bonté, s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant !"

"Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir : nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même." Le Lépreux réfléchit quelque temps. "Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion ? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu ; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux... Adieu, pour toujours !" Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

Le Quart d'Heure pour Dieu

OU

CONSIDERATIONS EN FORME DE MEDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNEE

PAR

M. L'ABBÉ LARFEUIL

3 volumes in-12.....Prix franco \$2.50

L'HOMME COMME IL LE FAUT

PAR

LE R. P. MARCHAL

1 volume in-18 - - - - - Prix franco 50 cts.

LA FEMME COMME IL LA FAUT

PAR

LE R. P. MARCHAL

1 volume in-18 Prix franco 50 cts.

LA CONSCIENCE COMME IL LA FAUT

PAR

LE R. P. MARCHAL

1 volume in-18 Prix franco 50 cts.

TOUT EST LA

PAR

LE R. P. MARCHAL

1 volume in-18 Prix franco 50 cts.

Espérance à ceux qui pleurent

PAR

LE R. P. MARCHAL

1 volume in-18 - - - - - Prix franco 50 cts.

Le Bouquet de la Jeune Fille

PAR LE

R. P. MARCHAL

1 volume in-18Prix franco 50 cts.

Le même, édition de luxePrix franco \$1.00

MANUEL BIBLIQUE

OU

COURS D'ECRITURE SAINTE

A L'USAGE DES SEMINAIRES

PAR

MM. BACUEZ ET VIGOUROUX, P. P. S. S.

4 volume in-12.....Prix franco \$3.50

LES ESPERANCES DE L'EGLISE

PAR

LE R. P. RAMIÈRE, S. J.

1 fort volume in-12.....Prix franco \$1.00

VIE DE LA REVERENDE MERE Mechtilde du Saint-Sacrement

FONDATRICE DE L'INSTITUT DES BENELECTINES

DE

«L'ADORATION PERPETUELLE DU SAIN-SACREMENT»

PAR

LE REV. M. HERVIN

1 fort volume in-8.....Prix franco \$1.25

LA

» LÉGENDE » DES » ÂMES »

» Romans de palpitant cœur... »

PAR

EUGÈNE ALCAN,

Deux volumes in-12.....Prix franco \$1.50.

CONVERSION ET MORT D'UN JUIF POLONAIS.

Dans l'une des plus anciennes maisons de la paroisse Saint-Sulpice habitait un juif polonais. Depuis quelques mois cet homme se trouvait accablé par les plus rudes épreuves. La dernière fut une maladie longue et cruelle, une phthisie pulmonaire arrivée à son apogée. Les épreuves, sous n'importe quelle forme, sont souvent, pour ne pas dire toujours, une visite de la Providence, et tel qui a longtemps résisté à la grâce sous les caresses de la fortune, se rend enfin sous les coups pressés de l'adversité. Quand un pauvre malade voit, avec la perte de ses forces, sa situation s'assombrir et de douloureux symptômes se révéler, il sent que les secours humains lui échappent. Une seule pensée peut alors lui apporter quelques consolations, et avec elles la paix : c'est la pensée de Dieu et de sa miséricorde en sa bonté. Quand l'âme est pénétrée de cette salutaire pensée, la mort perdue son amertume ; mais quand elle en est privée, elle est dans la plus grande misère et la plus désolante tristesse !

Notre pauvre moribond en était là ! Il voyait la gravité de son mal, et il se désolait !... Des dames polonaises le visitaient comme on visite un malade quand on a la charité dans l'âme. — Un ancien rabbin converti au christianisme, un savant, avait, lui aussi, entrepris sa conversion : le pauvre malade résistait à tout et à tous. Dans toute conversion, — la grâce de Dieu aidant, — il y a un joint, imperceptible quelquefois, qu'il faut savoir découvrir pour entrer dans une âme, pour la gagner : mais comment trouver ce joint ? qui l'indiquera ? Dieu, Dieu seul, si l'on ne gêne pas son action, si on la seconde. Par sa Providence, ce Dieu de toute bonté prépare les voies ; il met en lumière les instruments qu'il a choisis pour ce travail, et les aide puissamment par sa grâce.

Si l'on était tenté de demander à Dieu pourquoi il choisit plutôt tel ouvrier que tel autre pour coopérer au salut d'une âme, il n'y aurait qu'une réponse à faire : on ne demande jamais à Dieu le pourquoi des choses. C'est là un secret qui ne sera révélé à l'homme qu'au jour éternel des grandes et miséricordieuses révélations.

Quoiqu'il en soit, et malgré les meilleures raisons, le pauvre juif résistait au savant converti, à l'ancien rabbin qui avait tout pesé avant d'ouvrir lui-même les yeux à la lumière. Ce grand converti résidait à Rome dans ses derniers jours, et là, il demanda comme faveur spéciale, la permission d'aller mourir à l'hôpital, au milieu des pauvres. Il aurait pu mourir sous des lambris dorés, mais il avait compris la grandeur de la pauvreté, et s'était détaché des richesses pour mieux aimer le souverain bien.

La conversion du pauvre moribond devait se faire, mais elle était réservée aux soins de la conférence Saint-Sulpice ; les sœurs de charité donnèrent avis de sa situation au président de cette conférence, le vénérable et si regretté M. Guillemin, décédé le 2 mai 1872. — La mission fut

confiée à un visiteur à qui l'on réservait d'ordinaire ces grandes occasions. nommons-le Emmanuel, cette fois encore.

Emmanuel devint donc l'envoyé ; il avait un mérite, celui de l'obéissance. Ce mérite donne une force qui parvient souvent à vaincre des volontés rebelles et jusque là déclarées invincibles. — Il est vrai de dire, qu'avec l'obéissance, il ne faut négliger aucun des conseils de notre saint patron. Il faut d'abord la prudence, la prière, la patience, jusqu'à la longanimité, puis la charité. Cette dernière doit arriver jusqu'à produire l'oubliement. — Après la pratique constante de ces vertus, on peut essayer quelques conseils, les voies ainsi préparées, ces conseils sont presque toujours bien reçus.

C'est avec ces données, qu'Emmanuel commença sa mission. — Se présenter à son cher malade, lui donner son cœur pour gagner le sien, faire entrer dans son âme, avec l'espérance d'un monde meilleur, le désir de le conquérir, fut l'ambition d'Emmanuel. A la voix de son malade, à son émotion, aux sentiments nouveaux et inconnus qui semblaient avoir envahi son cœur et pénétré son âme, Emmanuel comprit que l'œuvre était commencée et que Dieu allait la bénir.

Quand une œuvre est ainsi préparée, il reste relativement peu à faire, mais ce peu, ce rien, il faut le faire avec tact pour ne pas entraver le travail de la grâce. Il faut de plus éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui pourrait porter ombrage au pauvre malade ; alors que le corps est affaibli, l'esprit voit tout, perçoit tout, et souvent avec une délicatesse que l'on serait loin de soupçonner, pour se tenir à la hauteur d'une pareille mission, il faut employer toutes les délicatesses de la charité.

Emmanuel, soutenu par les prières de sa conférence, cherchait à ne rien entraver et à ne rien omettre, pour arriver au but désiré ; ce but, il était près de l'atteindre, et ce fut le point de départ d'une grande joie : le malade témoignait de la bonne volonté. — Avec cette vertu, le salut commence et tout est sauvé. — Monsieur, dit le pauvre malade à son visiteur, il me semble entendre pour la première fois les choses que vous me dites ; je ne sais ce que j'éprouve, mais c'est comme si j'étais dans une vie nouvelle ; je vois aujourd'hui et comprends ce que je ne voyais, ni ne comprenais hier. Voyons, Monsieur, vous me dites que Jésus-Christ est le Messie promis à nos pères, alors l'enfant d'Israël qui entre dans l'Eglise catholique ne change donc pas de religion ?

— Non, bien cher Monsieur, car loin de changer de religion, il ne fait que continuer la sienne. Si cela ne vous fatiguait pas, je vous donnerais quelques preuves.

— Ah ! dites Monsieur, cela m'intéresse beaucoup. Dans notre enfance, on nous parle si peu en ce sens.

— Puisque vous le désirez, je vous en dirai quelques mots aujourd'hui.

L'homme a péché ; par son péché, il a offensé Dieu. Il fallait un Rédempteur pour racheter l'homme ; ce Rédempteur, c'est Notre-Seigneur

Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble. C'est lui qui est le Messie promis à vos pères. Toutes les Prophètes l'ont annoncé. Le prophète Daniel a indiqué le jour et l'heure, pour ainsi dire, de sa mort, 490 ans à l'avance. Le patriarche Jacob, sur son lit de mort a été admirable de précision. Ecoutez ses paroles : Le sceptre ne sera point ôté de Judas, ni la principauté de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et il sera l'attente, le désiré des nations. Le sceptre étant sorti des mains de Juda et de ses descendants le jour sur la venue du Messie n'est plus permis.

Isaïe a prédit toutes les circonstances de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ : on le prendrait plutôt pour un Évangéliste que pour un Prophète : et le livre du prophète Isaïe fait partie de l'Ancien Testament.

—Mais, Monsieur, tout cela me paraît très-clair, je le comprends, et alors je vous demanderai ce qui me reste à faire.

—Demandez le baptême qui lave l'homme du péché originel en vertu de la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du Messie, qui a dit à ses apôtres : Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les. Celui qui croira, et qui sera baptisé, sera sauvé.

—Eh bien ! Monsieur, je me mets sous votre protection ; ce que vous me direz de faire, je le ferai.

—Dieu bénira votre résolution. Pour moi, je vais avertir le vénérable curé de Saint-Sulpice, M. Hamon. Il sait votre situation, il sait vos douleurs et y prend la plus vive part. Demain, je l'espère, il viendra vous voir et vous vous entendrez très-bien.

—Que Dieu vous rende, Monsieur, le bien que vous me faites.

—Dieu l'a déjà fait en me rendant témoin de la joie que vous éprouvez au milieu de vos souffrances. Il faut maintenant vous reposer, je vous reverrai bientôt.

—Oh ! oui, Monsieur, à bientôt.

Le jour même le vénérable curé de Saint-Sulpice fut averti qu'un pauvre juif se mourait et qu'il était tout disposé à entrer dans l'Église.

—Eh bien ! il faut le préparer, répondit le digne pasteur, et m'avertir aussitôt qu'il en sera temps.

—Aussitôt qu'il en sera temps, M. le curé ? mais il est plus que temps, nous ne comptons plus que par jours. Le malade a toute sa raison, mais la maladie fait d'affreux ravages : la mort approche à grands pas.

—Oh ! alors, j'irai aujourd'hui même.

M. le curé y alla ce même jour et trouva le pauvre moribond si bien disposé, qu'il décida que le baptême aurait lieu sous peu, et il le fallait, le temps manquait : d'ailleurs le malade avait compris les principales vérités du christianisme, et il avait en plus cette bonne volonté qui rend tout possible.

Le jour fut fixé au surlendemain. Notre malade entendait en faire un beau jour. Marié à l'état civil seulement, il était convenu que le mariage religieux suivrait immédiatement le baptême.

—Le jour venu, notre cher néophyte rassembla ses forces pour se lever afin de recevoir le baptême hors de son lit et pour ainsi dire debout. Il fit une belle toilette, toilette de cérémonie : l'habit noir, la cravate blanche, rien n'y manquait. — Une dame polonaise qui l'avait souvent visité dans sa maladie, fut sa marraine. Un de ses compatriotes s'était proposé pour être le parrain. — Emmanuel fut à l'honneur et servit de témoin pour le mariage religieux.

M. le curé arriva à l'heure convenue. Il alla droit au lit et fut effrayé de le trouver vide : il eut un instant d'angoisse, mais on le rassura de suite en lui présentant le cher néophyte : il ne l'avait pas reconnu, ne s'attendant pas à le trouver hors de son lit. Il le félicita, tout en regrettant qu'il ait pris cette peine.

—Après les questions d'usage auxquelles le néophyte répondit avec la plus grande lucidité, M. le curé, inspiré par la circonstance, donna, dans une courte allocution, quelques bonnes paroles dont il avait le secret, puis il conféra le baptême à l'heureux enfant d'Israël qui était loin de s'attendre, quelques jours avant à ce suprême bonheur. Après le baptême, il reçut la sainte communion, puis le sacrement de mariage.

Après ces belles et si touchantes cérémonies, notre nouveau chrétien exprima un désir qui parlait du cœur : C'est maintenant que je voudrais vivre pour aimer le bon Dieu !

Mon ami, lui répondit le bon pasteur, en peu de temps on peut vivre beaucoup, on peut vivre assez pour préparer les années éternelles. Maintenant, reposez-vous, je viendrai vous revoir.

—Oh ! oui, M. le curé, à bientôt n'est-ce pas ?

—Oui, mon ami, à bientôt.

Le malade ôta ses habits de noce qu'il venait de revêtir pour la dernière fois, puis il regagna sa couche qu'il ne devait plus quitter. Le premier gain de l'heureux néophyte, gain immense, fut d'être délivré des souffrances morales ; il n'en fut pas de même des souffrances physiques. La maladie faisait des progrès rapides et la mort s'approchait.

M. le curé ne tarda pas à s'en apercevoir, et prépara doucement son cher malade à la réception des derniers sacrements. Le malade les reçut avec calme. Rien ne fut omis ; Avec l'Extrême-Onction, il eut la consolation de recevoir le Saint-Viatique, et l'indulgence de la bonne mort.

Avant de le quitter, M. le curé lui donna encore quelques-unes de ces paroles qui demeurent dans les âmes qui les ont acceptées, et qui les aident à accomplir dans le temps, l'œuvre qui prépare la bienheureuse éternité.

Après ces heures d'incomparables consolations, l'enfant d'Israël, ou plutôt l'heureux néophyte, quitta cette vallée de larmes pour entrer dans la meilleure des patries, nous en avons la douce espérance.

Pour se rendre un compte exact de la bonne volonté de ce bienheureux néophyte, il faudrait connaître tous les préjugés qu'il eut à combattre, toutes les difficultés qu'il eut à vaincre. Tout était à faire et c'est au milieu des angoisses d'une prochaine agonie, que la grâce de Dieu s'est présentée à son âme. Il était libre de l'accepter, mais aussi de la refuser, de la repousser : l'instant était suprême !... — Il accepta la grâce et en quelques jours, en quelques jours seulement, il se pénétra des principales vérités de la doctrine catholique et se mit à même de recevoir, malgré les préjugés de sa naissance, tous les sacrements qu'ordinairement un chrétien peut recevoir : Le baptême, la sainte Eucharistie, le sacrement de mariage, puis la pénitence pour réparer les fautes de la fragilité humaine, et enfin l'extrême onction.

Heureux ceux qui savent ainsi répondre à l'appel de Dieu en entrant dans la voie qui seule peut conduire au souverain bien, au vrai bonheur.

Dans le monde, dans celui qui suit la voie large, il peut bien y avoir des apparences de bonheur, des jours qui paraissent heureux, mais ces jours sont courts et ils aboutissent inévitablement au terme fatal, à la tombe ! Que reste-t-il alors de ces jours ?.. la désolation et la douleur !.. et ce, pour toujours... à moins d'un miracle de grâce.

Mais pour les pauvres, pour les bons pauvres, pour ceux à qui il a été donné de traverser ce lieu d'exil sans joie aucune, au milieu de toutes les souffrances, de toutes les privations, et sans laisser échapper une plainte, un murmure, quelle joie et quel bonheur ne peuvent-ils pas espérer ?

Où, cette terre avec toutes ses misères, toutes ses tribulations, n'est pour eux qu'un marchepied qui les aide à atteindre les régions élevées, la patrie des justes, des bienheureux, et tout en gravitant sur cette terre quelques courts instants, ces instants dussent-ils par leur succession former un siècle, ils ne lui appartiennent pas, à cette terre. En vrais soldats de la foi, ces vaillants athlètes parcourent leur carrière en soutenant jusqu'au dernier jour les luttes ; et par un juste retour de Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, au milieu des épreuves inhérentes à la vie de l'Église militante, ils éprouvent, par les joies de l'âme, un avant-goût des joies que Dieu destine à ses élus au sein de l'Église triomphante.

Si des âmes timorées craignent de nous voir trop donner aux pauvres de la sainte Église, nous leur dirions : Rassurez-vous, rassurez-vous ; nous ne saurions trop dire, alors que nous parlons des bons pauvres, nous en avons pour garant la parole du divin Maître lui-même... Cette parole, en même temps qu'elle révèle encore au monde le prix de toutes les misères humaines, lui révèle encore le prix de la pauvreté, en laissant à ceux qui savent dignement la porter, en leur laissant, avec une immense consolation ici-bas, la plus douce des espérances, celle de jouir de la béatitude éternelle qui leur a été promise par ces paroles qui ont enfanté des milliers de saints : Bienheureux les pauvres, le royaume des cieux leur appartient.

HISTORIÆ ECCLESIASTICÆ COMPENDIUM

PRÆLECTIONIBUS PUBLICIS ACCOMMODATUM

ET IN TOMOS TRES DISTRIBUTUM

CURA

HENRICI G. WOUTERS

3 volumes in-8.....Prix franco \$3.75

Cours Complet d'Instruction Chrétienne

OU

EXPOSITION ET PREUVES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

PAR

M. L'ABBÉ L. P. MAROTTE, V. G.

1 volume in-8.....Prix franco, \$1.00

Cours d'instructions familières

SUR

Les principaux événements de l'ancien testament et sur l'abrégé des vérités de la foi et de la morale

PAR M. L'ABBÉ BONNARDEL

8 volumes in-12.....Prix franco, \$3.00

Essai sur le Symbolisme de la Cloche

DANS SES RAPPORTS ET SES HARMONIES AVEC LA RELIGION

PAR

M. L'ABBÉ SAUVETERRE

1 volume in-8.....Prix franco \$1.50

MEDITATIONS DE BEUVELET

PUBLIÉES PAR DES

PRÊTRES DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE SAINT-DIZIER

3 forts volumes in-12.....Prix franco, \$2.30

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa

Grandeur Monseigneur

de Montréal.

SAYS NOIRS,

MÉRINOS

ET

SOUTANES

SUR

COMMANDE.

HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE

AUBES

PURIFICATOIRES

LAVABOS

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.



Importation de Calices, Ciboires, Burettes, Ostensoirs, Chandelliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artistielles, Lustres à cristaux, Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.
Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité : DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.

DU PROTESTANTISME

ET DE TOUTES LES HERESIES

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LE SOCIALISME

PAR

AUGUSTE NICOLAS

2 volumes in-12.....Prix franco \$1.75

SERMONS

DU

PÈRE DE LIGNY, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

2 volumes in-12.....Prix franco, \$1.00